

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 146 (2001)
Heft: 8

Buchbesprechung: Le général Le Borgne a publié... : Dialogue stratégique et platonicien sur l'époque actuelle

Autor: Weck, Hervé de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le général Le Borgne a publié...

Dialogue stratégique et platonicien sur l'époque actuelle

Est-il possible de parler d'une manière vulgarisée et attractive de stratégie sans renoncer à la prudence que le sujet commande? Dans *La stratégie dite à Timoléon*¹, le général Claude Le Borgne² a l'audace de le faire, plaçant face à face un narrateur-stratège et un étrange étudiant, Timoléon, aux connaissances et aux réflexions inattendues. Il vaut la peine de présenter quelques-unes des thèses des deux interlocuteurs, sans se demander si leurs appréciations sociales, politiques et stratégiques sont exactes, si les gouvernements et les commandements militaires doivent s'en inspirer dans leurs grandes décisions. Il appartient à chaque lecteur de réfléchir au contenu roboratif de ce dialogue platonicien...

■ Col Hervé de Weck

L'auteur, s'appuyant sur une solide culture classique, nous propose un dialogue à la Platon (pas l'amiral!) entre un officier, incorporé dans un grand état-major parisien, (il finit par demander une affectation à la troupe), et Timoléon, un original profond, éternel étudiant du Quartier latin à queue de cheval et à baskets sans lacets, très bien informé dans les domaines de la politique de défense et de la stratégie, puisqu'il fait en Sorbonne un «DESS Défense». Timoléon joue le rôle d'un jeune Socrate de la fin du XX^e siècle, appuie certains de ses raisonnements stratégico-politiques sur les pensées de son égérie Ophélie, une jeune catholique branchée, ou les culottes de son amie Suzie, une midinette vulgaire. Il y a belle lu-

rette que cet accessoire féminin tend à se réduire et à devenir quasiment «inexistant»: il en va de même de la guerre en Occident!

La stratégie des gouvernements et des militaires durant les deux guerres mondiales est aujourd'hui remise en question. On peut en effet se demander si c'est la guerre qui décide ou la pensée des hommes appliquée à la guerre. Les excès de la guerre l'ont condamnée dans la partie Nord de la planète, où elle passe pour absurde et inacceptable. La guerre limitée, «œuvre d'art» au XVIII^e siècle, passe pour bêtise d'un autre âge. On ne peut se tuer que pour de grandes causes, donc énormément. Nos contemporains voient la guerre limitée comme un scandale plus grand que la guerre totale, ce en quoi ils n'ont pas tout à fait tort.

«Se limiter dans l'usage de la guerre est reconnaître que la cause est petite. Or tuer des gens et faire tuer les siens pour un petit débat est une infamie.»

La «Bombe» sert-elle encore à quelque chose? Mort de la guerre révolutionnaire...

D'emblée, le dialogue débouche sur une présentation raie de la stratégie nucléaire de la France et des Etats-Unis qui, pendant la guerre froide, s'efforçaient de crédibiliser leur dissuasion nucléaire, parce qu'ils se trouvaient constamment sous la menace militaire de l'Union soviétique. Les dirigeants à Moscou donnaient l'impression de ne pas craindre leurs adversaires, la notion de dis-

¹ Paris, *Economica*, 2000. 319 pp.

² Claude Le Borgne, ancien auditeur de l'Institut des hautes études de défense nationale, a notamment publié *La guerre est morte*. Paris, Grasset, 1987; *Un discret massacre, essai sur la guerre du Golfe*. Paris, François Bourin, 1992; *Le métier des armes*. Paris, *Economica*, 1998.

suation leur étant totalement étrangère, même au niveau de la langue. La course aux armements nucléaires américo-soviétique s'expliquait par la «cécité, vraie ou simulée de l'ours soviétique.»

N'avons-nous pas cédé, se demande le stratège, «à un délire logique, tirant notre fil toujours plus en avant à partir des prémisses où nous l'avions initialement fixé: puissance de l'Arme et malignité de l'ennemi, toutes deux lisses et noires.» Tout change avec l'implosion de l'Union soviétique. Les armements nucléaires ont rendu inacceptable la guerre poussée à son paroxysme. Par conséquent, une «nation nucléaire qui s'engage d'initiative dans un conflit armée reconnaît, implicitement, que celui-ci n'est pas pour elle majeur.» Le stratège ne peut pourtant pas jeter la «Bombe» dans les poubelles de l'histoire, parce qu'il ne peut pas exclure le retour d'une situation, qui nécessiterait à nouveau la dissuasion nucléaire du fort au fort ou du faible au fort...

La guerre révolutionnaire, qui visait à la destruction des esprits, a été également touchée par l'implosion de l'Union soviétique. Cet «ensemble structuré, modèle de cohérence et de cruauté que les marxistes ont inventé et que Mao Tsé-Toung a porté à son plus haut degré d'élaboration», n'est plus de mise.

L'Occident ne souffre donc plus d'une infériorité qui lui était très préjudiciable à l'époque de la guerre froide. En Algérie, le commandement fran-

«La responsabilité première – qui n'exonère pas complètement les Américains de leurs lourdeurs – en est aux Soviétiques, qui refusèrent longtemps de voir la Bombe en vérité et croyaient, ou feignaient de croire, que la guerre était toujours possible et que la victoire avait encore un sens. A cet ennemi redoutable et borné, il fallait faire face. Soit que, jouant son jeu, et c'est là la lourdeur pour laquelle les Américains partagent la responsabilité de l'invraisemblable accumulation d'armes qui s'en est suivie, on lui montre que, quoi qu'il tente, l'échec est assuré (...). Soit que, et c'est la réponse française (...), on refuse de croire l'ennemi aussi bête qu'il se prétend (...), on lui démontre, par des dispositions judicieusement préparées, que l'escalade est inéluctable, et donc l'apocalypse.»

çais comprenait bien la guerre révolutionnaire, «laquelle se moque des catégories dans lesquelles les stratèges, depuis des siècles, s'efforcent de contenir la guerre»; il lui échappait pourtant que l'adversaire promettait à ses partisans spontanés ou forcés un paradis terrestre aussi vague que le paradis céleste des chrétiens. L'aurait-il compris qu'il se serait trouvé tout aussi désarmé, puisqu'il ne pouvait défendre qu'une démocratie molle. «Comment ériger en enjeu de vie ou de mort le médiocre à-peu-près dont est faite une démocratie raisonnablement bridée en deçà d'elle-même?»

Par ailleurs, croit-on encore au paradis, aujourd'hui en Occident? Il faut donc placer «feu la guerre révolutionnaire, populaire, prolongée, aux côtés de l'arme nucléaire dans notre musée des horreurs édifiantes». Dans les pays nantis, «la guerre ne sert plus la politique, on ne veut plus entendre parler de ces vieilleries.» N'est-ce pas le principe fondateur des Nations unies?

Disparition de deux monopoles régaliens de l'Etat

De tout temps, les Etats ont disposé de deux droits régaliens, celui de battre monnaie et celui de battre tambour. Pour quelle guerre, les Etats du Nord battraient-ils aujourd'hui tambour? Lorsque l'Etat se trouve sans perspective guerrière (une grande nouveauté de la fin du XX^e siècle), c'est, pour lui, une redoutable mise en question! La menace, toujours présente obligeait les citoyens à respecter et à magnifier l'autorité rassurante des gouvernements, à accepter les rigueurs des lois et à se méfier de trop d'indiscipline.

Alors que l'individualisme sévit chez les Occidentaux qui rejettent l'idée même de guerre, leurs autorités développent une stratégie de la compassion envers les «Barbares» du Sud et de l'ex-Yougoslavie, jumelée avec l'exigence du «zéro mort». Elle se décline en quatre modes: le rétablissement, le maintien, la consolidation de la

paix, ainsi que la protection militaire de l'aide humanitaire. Sur la base du droit d'ingérence, on envoie des soldats chez les «Barbares», pour les empêcher de se battre. Cette stratégie montre ses limites dans le chaos africain: pas question d'engager des soldats, que ce soit sous l'égide des Nations unies ou de l'OTAN, en Sierra Leone, en République démocratique du Congo ou au Rwanda! Pour mater les «méchants», il y a également l'embargo, mais il apitoie vite les «bonnes âmes» à cause des morts d'enfants...

L'aide humanitaire, qui nécessite la plupart du temps une protection, s'avère souvent néfaste dans une région en proie aux luttes intestines, puisqu'elle contribue à prolonger la guerre. C'est «l'antithèse de la stratégie de dissuasion nucléaire, qui exalte l'horreur attendue afin que rien n'advienne.» Pour des meneurs cyniques, les vic-

times «sont un capital à exploiter, capital de pitié utile à la cause.» «L'engagement de soldats dans la protection humanitaire est un piège»: la Bosnie en fournit un exemple-type. La direction politique, indispensable pour toute opération militaire, reste floue. Qui l'assume? L'Assemblée générale de l'ONU, le Conseil de sécurité, le Secrétaire général? La définition des forces ne résulte pas d'une entente entre politiques et militaires, d'où l'inadéquation des missions et des moyens.

Sur un plan plus général, la guerre a «une fonction, qui est dénouer les situations inextricables. S'évertuant (...) à arrêter toute guerre qui commence, c'est la vraie paix que l'ONU rend impossible. (...) Laisser les Barbares se battre, soutient Timoléon, laisser les nouveaux convertis à la foi chrétienne retourner un temps à leur barbarie ancienne, c'est attendre – et

Les exportations d'armes

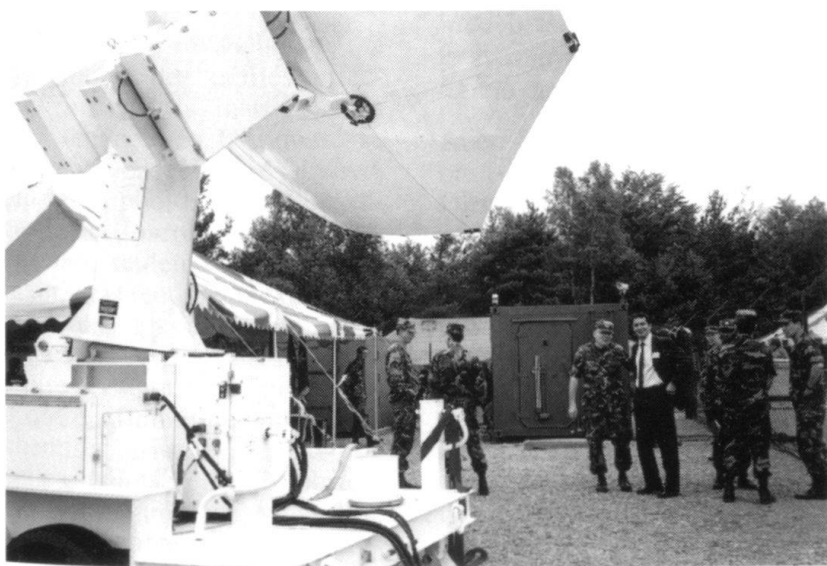
«Un pays de la dimension du nôtre [la France] ne saurait se doter des moyens de sa défense sans en abaisser le prix, ce qui ne se peut qu'en produisant plus qu'il ne nous en faut et en trouvant une clientèle pour le surplus. Il me semble être un des seuls à mettre en question ces transactions (...).»

espérer – que l'excès de leur frénésie ouvre la voie au repentir et au jamais plus, issue heureuse où nous voyons les Allemands aujourd'hui installés.»

D'autres grands thèmes

Le stratège et Timoléon réfléchissent encore sur la «Révolution dans les affaires militaires», l'obsession américaine mais également occidentale du «zéro mort», l'engagement des armes non létales qui ne sauraient remplacer les armes véritables, les limites de l'évolution technique.

«Imaginons deux adversaires ayant atteint l'un et l'autre cette ultime perfection. Je ne vois pas, soutient Timoléon, le sens qu'aurait leur combat, ni même qu'il soit possible. L'opacité, la méconnaissance, le flou, l'incertain, l'aléatoire composent (...) la soupe dont le stratège se nourrit. Dans notre image futuriste, la stratégie est morte. (...) Dès le temps de paix, nos sur-



«Révolution dans les affaires militaires»: station mobile de réception et d'exploitation d'images-satellites Eagle Vision. (Photo: Matra CAP Systèmes)

doués voient tout et savent tout, et chacun tout de l'autre, on n'imagine pas qu'ils puissent se lancer dans l'action. (...) Ainsi le nec plus ultra de l'armement que l'on appelle encore classique ruinerait la guerre, (...) plus subtilement que ne le fait l'arme nucléaire (...).»

Changeant le lieu de leurs rendez-vous mais continuant à dialoguer, les deux disciples de Platon se demandent s'il faut parler de nouvel ordre ou de nouveau désordre mondial, vu les nationalismes qui surgissent sur les ruines des empires et le chaos qui sévit dans maints Etats du tiers-monde. «(...) Au temps de la guerre froide, il n'y avait pas de vide dans le monde. L'opposition des deux Grands le remplissait entièrement. (...) il y a désormais du vide et il ne manque pas de trublions pour s'y ébattre. (...) A côté de ces conflits qui s'apaisent à mesure que l'idéologie s'estompe, d'autres perdurent ou naissent, parfaitement autochtones ceux-là. La liste en est fort longue.»

L'Islam, avec ses intégrismes, serait-il le nouvel ennemi cherchant à dominer le monde, qui remplacerait, fort à propos, le communisme? Que non point, puisque le monde musulman est fort disparate et divisé! Il n'en reste pas moins que les succès des fondamentalistes sont à la mesure de la misère morale et physique de leurs concitoyens. «La vertu des prêcheurs et les activités caritatives qu'ils mènent avec constance et sérieux attirent à eux les frustrés de toutes sortes, les braves gens en mal de piété, mais des intellectuels aussi, déçus de leurs dirigeants. Chez nous, immigrés et Français musulmans comptent beaucoup de malheureux et de mal à l'aise, cependant que nos moeurs (...) constituent un repoussoir facile à exploiter. (...) Mais les premiers menacés sont les dirigeants qui sont au pouvoir chez les musulmans, et ils le savent bien.»

Le dialogue politico-stratégique de l'officier d'état-major et de l'éternel étudiant débouche sur le métier des armes et la défense, aujourd'hui et de-

main, alors que les sociétés occidentales identifient l'autorité au mal et confondent les Guignols de l'info avec leurs dirigeants réels. L'Etat-nation est miné d'en-bas par les nationalismes et les particularismes, d'en-haut par la mondialisation politique et économique.

L'esprit de défense ne fout-il pas le camp comme le sens du devoir de défense? «(...) Nous avons observé des effets nocifs – eh oui! – de la mort de la guerre et de l'ennui qui en résulte. Nous n'allons pas regretter la disparition de ce monstre dérivatif. Mais nous constatons, toi et moi, que les hommes, et d'abord la jeunesse (...), s'inventent d'autres distractions», entre autres, les bagarres footballeuses... «Les violents foisonnent: rrapeurs, tagueurs, loulous et zoulous, casseurs et incendiaires, délinquants divers qui se placent dans la situation passionnante du combattant dont l'ennemi est la police, voire la société.»

H. W.